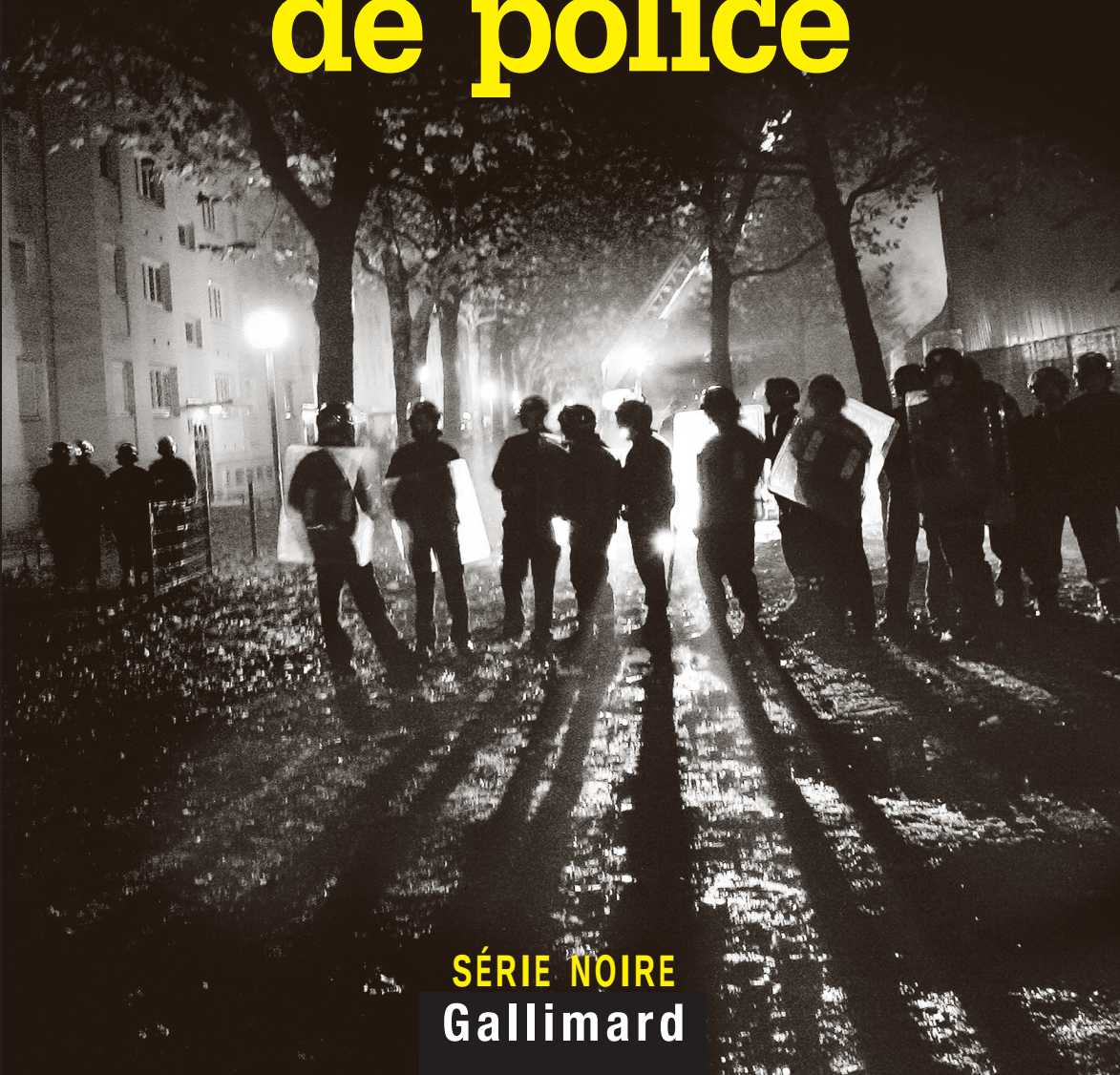


DOMINIQUE MANOTTI

Bien connu des services de police



SÉRIE NOIRE
Gallimard

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

DOMINIQUE MANOTTI

*Bien connu
des services de police*

nrf

GALLIMARD

La garantie des droits de l'homme et du citoyen
nécessite une force publique : cette force est donc ins-
tituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité
particulière de ceux auxquels elle est confiée.

Article XII de la Déclaration
des droits de l'homme et du citoyen (1789)

PROLOGUE

Été 2005

La voiture roule au ralenti, phares allumés, dans les ruelles désertes d'un quartier d'entrepôts à la périphérie nord de Paris. À cette heure tardive, au milieu de la nuit, l'ambiance de ce coin de banlieue est sinistre : grilles fermées sur des cours encombrées de détritrus, rideaux de fer baissés et tagués, pavés défoncés, trottoirs effondrés, lampadaires éteints, silhouettes massives et noires des entrepôts, tassés les uns contre les autres. Le silence, l'immobilité sont tels que toute présence humaine évoluant à l'air libre ne pourrait être perçue que comme une menace. Dans l'habitacle de la voiture, faiblement éclairé, trois hommes, le chauffeur et ses deux passagers. Ils se ressemblent. Jeunes, costauds, cheveux ras, blousons de toile légère, jeans et baskets. Leurs gestes, leurs mots, leurs silences s'accordent, bouts de phrases sans importance, chewing-gums, rires, regards traînant aux alentours, dans une familiarité décontractée. Une radio grésille en bruit de fond sans que personne n'y prête attention. On se rapproche de Paris. Un cube de béton, coincé entre la zone d'entrepôts et le boulevard périphérique, apparaît au détour d'une ruelle. Cinq étages de parkings posés à l'entrée nord de Paris. À bord, la tension monte d'un cran. Les hommes se

redressent, soudain silencieux, attentifs, une touche d'excitation. La voiture s'engage lentement dans la voie d'accès. « Je suis chaud, ce soir », dit l'un avec un éclat de rire, la main posée sur l'entrejambe de son pantalon. Trois brefs coups de klaxon. Dans la guérite, le veilleur de nuit pivote sur son fauteuil, salue de la main, ouvre la barrière. La voiture pénètre dans le parking. Au rez-de-chaussée, elle longe sur la droite le bloc des escaliers, ascenseurs, toilettes, sur la gauche, trois longues allées, éclairées au néon industriel, et des voitures garées de part et d'autre, pratiquement pas une place de libre, elle s'engage dans la dernière allée, des filles sortent de l'ombre et s'approchent dans la lumière des phares. Quand elles reconnaissent la voiture, elles se regroupent, bloc silencieux, buté. Le chauffeur ralentit, s'arrête, moteur en marche. Les deux passagers sautent à terre. Paturel, grande carcasse un peu grasse, les yeux bleus délavés, le poil roux et la peau tachée de son, c'est lui le chef, ça se voit, jette un regard circulaire, compte les filles.

/Photo/

Dix. Il en manque une. Plus loin, à l'écart, une silhouette inconnue, assise sur le capot d'une Volvo. Il se tourne vers Marty, son second, debout derrière lui, et lui désigne la Volvo : « Va voir de quoi il s'agit », puis il s'adresse aux filles.

— Où est Carla ?

Une fille désigne les toilettes. « Avec un client. » Paturel rit, remonte son pantalon.

— Parfait. J'aime ça.

Il fonce vers les toilettes, ouvre la porte à la volée.

/Photo/

Une fille est appuyée sur le lavabo, le visage masqué par ses longs cheveux noirs, la jupe retroussée à la taille, un gros

homme en veste, le pantalon sur les chaussures, la prend en levrette en ahanant.

— Salaud, hurle Paturel en tambourinant du poing contre la porte en bois. Ma sœur. Foutez le camp avant que je vous bute.

Le type a un hoquet de frayeur, couine, remonte son pantalon à deux mains et s'enfuit par l'escalier. Carla se redresse, cherche à rajuster sa jupe, Paturel, secoué de rire, lui gifle la nuque, la plaque d'une main contre le lavabo, de l'autre, défait sa braguette et la sodomise. La fille hurle. Deux coups de boutoir très violents, et Paturel jouit en râlant, un long râle contenu. Il lâche la fille qui tombe à genoux, se lave rapidement dans le lavabo. Putain, que c'est bon. Carla, cachée dans ses cheveux, à moitié nue, effondrée sur le carrelage, pleure sans bruit. Paturel se rajuste et retourne vers le parking.

Quand Paturel et Marty s'arrachent de la voiture, Ivan Djindjic, le chauffeur, un balèze aux cheveux noirs, sourcils noirs épais, arqués, lèvres rouges et teint blanc, embraye, avance au ralenti, la nuque raide, le regard fixe, droit devant, sans un coup d'œil vers le groupe des filles qui l'interpellent en riant dans un français à peine compréhensible : « Eh ! beau gosse, t'en va pas si vite, le puceau », il s'engage sur la rampe de montée et bascule sur le plateau du premier étage. Un jeune Noir, longue silhouette mince, chemise blanche flottante, déboutonnée sur un buste maigre et musclé, baladeur coincé dans la ceinture de son jeans, écouteurs sur les oreilles, danse en sortant de la cage de l'escalier. Le mouvement naît dans le bassin, se propage dans le buste, les bras, les jambes, le corps se désarticule brutalement, se fragmente,

puis se bloque, un temps de suspension, le mouvement reprend et le corps se recompose. Ivan est d'autant plus saisi par la pureté des gestes qu'aucune musique ne vient les soutenir ou les parasiter. Dans l'immense espace de béton, il n'y a, en fond sonore, que le moteur au ralenti et la radio de bord, qu'il n'entend plus à force de ne pas l'écouter. Comme chaque nuit, dans ce parking, Balou vient à sa rencontre. En dansant pour oublier et faire oublier qu'il boite. Balou. Flash : une image forte comme un rêve qui reviendrait inlassablement, la première rencontre, il y a sept ans, déjà. Un adolescent noir, trempé de pluie, tremblant de froid dans un maillot trop grand du PSG, était accroché aux grilles du terrain de foot du Sporting Club de Sainteny et observait l'entraînement de l'équipe des seize ans, à laquelle Ivan appartenait. Il était resté accroché pendant près de deux heures sans un geste, sans un cri. Son regard halluciné s'était progressivement fixé sur Ivan, pour ne plus le lâcher, jusqu'à ce que celui-ci, de plus en plus maladroit avec le ballon, finisse par hurler de colère et se fasse renvoyer dans les vestiaires par les entraîneurs. Quand il en était sorti, pas encore calmé, le gamin était toujours là, cramponné à sa grille. Ivan avait fait un détour pour passer à côté de lui et lui allonger un solide coup de poing. « On n'aime pas le PSG, par ici. » Le gamin avait lâché prise d'un bloc, était tombé assis dans la boue, le visage gris de froid, claquant des dents, secoué de sanglots spasmodiques, sans une larme. Ivan, désarmé, l'avait traîné dans les vestiaires du club, douché, habillé de vieux vêtements secs. Ils s'étaient réfugiés dans une soupente, au milieu des ballons et des plots en plastique colorés, et avaient fumé une cigarette. Puis le gamin avait commencé à parler, d'une petite voix claire, neutre, au-delà de l'enfer. Il avait été acheté dans

les rues de Bamako par un agent recruteur de footballeurs qui avait apprécié son talent sur les places en terre battue de la ville. Sa famille l'avait vendu avec plaisir, et lui était parti le cœur en fête. Il avait débarqué dans un club portugais où tout avait bien commencé. On admirait sa maîtrise balle au pied, on lui prédisait un avenir radieux. Et puis, trop d'entraînements sur un corps à peine adolescent, un tackle particulièrement méchant, et ce fut la vilaine blessure, fracture de la cheville avec arrachement des ligaments, grave et mal soignée. Il ne pourrait plus jouer pendant un an ou deux, peut-être plus jamais, et risquait même de rester boiteux. D'abord, le désespoir. Retourner à Bamako, avec quel argent ? Infirme, le regard des siens... Et puis, le miracle. Dès qu'il avait recommencé à marcher, l'entraîneur du club portugais lui avait annoncé que le PSG, le grand club parisien, le rachetait et allait lui signer un contrat d'apprentissage. Le PSG, on en parlait, à Bamako, le club des Brésiliens, Ricardo, Ronaldinho. Là-bas, à Paris, il serait bien soigné, aurait le temps de se rétablir, et jouerait peut-être un jour dans la grande équipe. Le lendemain, l'entraîneur l'emmenait en voiture jusqu'à la frontière française, le posait dans une gare avec un billet aller pour Paris et un maillot du PSG, qu'il devait enfiler en descendant du train pour que le responsable du club qui viendrait l'attendre à la gare puisse le reconnaître. À la gare, personne ne l'attendait. Il avait marché jusqu'au Parc des Princes, dont il avait appris le nom à Bamako. Jouer un jour sur la pelouse du Parc des Princes, un rêve de seigneur. Son histoire avait fait rire les gardiens du stade. Il avait marché jusqu'à Sainteny, au hasard, à la recherche de foyers de Maliens, qu'il n'avait pas trouvés. Il s'était accroché à la grille du Sporting Club, parce que c'était encore l'uni-

vers du foot, à l'endroit précis où Ivan l'avait ramassé. Il avait quatorze ans.

Balou s'approche en chaloupant, il a enlevé les écouteurs, il se penche à la vitre, la peau très foncée, des traits fins, extrêmement mobiles, le nez droit, et une masse de cheveux raides comme des baguettes, coupés au bol, qui lui dessine une sorte d'auréole enfoncée jusqu'aux oreilles. Il frappe dans la main d'Ivan, deux fois, puis fait le tour de la voiture et grimpe à la place que Paturel occupait quelques instants plus tôt. Ivan démarre en souplesse, roule lentement, parcourt une allée, puis l'autre, entre les voitures immobiles. Il n'y a personne. À cette heure, dans les étages, il n'y a jamais personne.

Paturel revient vers le parking. La voiture est montée dans les étages. Un peu de temps devant soi, avant qu'elle ne redescende. Plus loin, Marty s'occupe de la fille sur la Volvo, celle qu'on ne connaît pas, et s'emploie à faire connaissance. Les autres sont là, toujours en groupe, blondes ou brunes, des filles de l'Est, Bulgares, Roumaines, Tsiganes, solidaires mais résignées, elles l'attendent, les aléas du métier. Pas une Noire. Paturel n'en veut pas dans le parking. Il ne veut pas prendre le risque d'avoir des emmerdes avec les mères maquerelles africaines, il ne sait pas comment les gérer. Les hommes sont plus classiques.

Il passe d'une fille à l'autre, rapide. Une main dans un soutien-gorge ressort avec un billet de vingt coincé entre deux doigts.

/Photo/

Sourire, comme une excuse : « La main collante. » Il fouille un sac, empoche une dose d'héro. « Pas ça, dit la fille, j'ai

besoin... » Il la gifle, pas trop fort, juste pour la faire taire.
Une main aux fesses, deux trois claques.

/Photo/

Au total, il ne ramasse guère plus d'une centaine d'euros. Pas cher, pensent les filles, pour pouvoir travailler tranquille, à l'abri des intempéries et des rafles policières par ces temps de loi antiputes. Mais Paturel n'est pas un mac, les filles ne le font pas vivre. Tout juste rêver. Un mâle ivre de sa toute-puissance.

Carla n'est pas réapparue.

Balou a posé son baladeur sur la paume de sa main grande ouverte, sourire radieux.

— Tu vois la petite merveille ? Ultraplat, ultraléger, ultra-performant. Une grande marque : TDC (Tombé Du Camion). J'en ai écoulé mille en trois jours. De la folie, mon frère.

— Tu te la joues ? Avec moi ?

Balou a cessé de sourire.

— Qu'est-ce que tu faisais hier ? Tu n'es pas venu à l'entraînement de ton équipe, au Sporting Club. Ça ne te ressemble pas.

— Tu y étais, toi ?

— Bien sûr, je te cherchais. J'ai des choses à te dire, et il nous faut un peu de temps tranquille.

— J'étais pas dans le coin.

— C'est pas une réponse. Le foot, c'est sérieux pour toi d'habitude. Raconte. Tu étais avec une meuf ?

Deuxième étage. Les voitures se font rares. Ivan regarde au loin, silencieux, Balou continue :

— Donc, le grand chef avait vu juste. Il m'a dit que tu avais trouvé une meuf...

Ivan grogne.

— Un vrai canon, paraît-il. Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? C'est vrai ou c'est pas vrai ? À moi, ton frère, tu ne dis rien ?

Ivan baisse les yeux, sourire retenu.

— Je veux pas me porter malheur.

— Alors, c'est vrai.

Balou s'enfonce dans le siège, remet les écouteurs du baladeur sur ses oreilles, sans le son, histoire de s'isoler, de se donner une contenance. Une boule dans la gorge et un goût de sel dans la bouche. Il rumine. Maintenant, c'est une certitude, je le sens, je le sais. Ivan se prépare à partir en douce, à me plaquer. Mon frère me lâche.

— Essaie de comprendre, Ivan. Sept ans. Sept ans de galère. OK, je te dois d'être encore en vie. Ce parking, c'est pas le paradis, mais, pour moi, ça n'a déjà pas été facile d'arriver jusqu'ici. Un long temps d'arrêt. D'accord, j'ai un commerce régulier avec les filles, c'est une sécurité, mais j'ai pas l'intention de m'arrêter là et d'y faire ma vie, c'est clair. Toi non plus, OK. Mais je commence à sortir du trou, pour la première fois j'ai l'impression d'avoir un avenir, c'est de ça que je veux te parler tranquillement. Pour y arriver, j'ai besoin de toi encore une fois, j'ai besoin d'un dernier coup de main, c'est pas le moment de me laisser tomber.

Ivan a de nouveau ce sourire de grand timide, de grand silencieux, yeux baissés.

— Tu vois bien que je suis là.

Et il se tait. Comment dire : « Partir, c'est plus qu'un projet, c'est déjà une réalité. Le 8 septembre, je suis loin,

ailleurs. Sans toi. Je veux oublier ma vie ici, t'oublier toi aussi, avec le reste. » Comment dire : « Je vais te laisser tomber, mon frère, parce que pour moi c'est une question de vie ou de mort » quand les mots vous échappent, obstinément ?

Marty appelle Paturel, sa voix grimpe dans les aigus.

— Viens voir ce que j'ai trouvé. Il a plaqué la fille contre la Volvo, elle s'est débattue avec violence, maquillage brouillé, perruque blonde en perdition et lui, à court de souffle, a peiné à la maîtriser pour la peloter tranquillement, histoire de faire connaissance. Après les seins siliconés, il est passé vite, c'est pas mon truc, je préfère plus moelleux, il est tombé sur un sexe d'homme qui pend maintenant à l'air.

/Photo/

— Qu'est-ce qu'on fait, Pat ?

— On taxe et on ne touche pas. Lâche-le.

Paturel saisit un bras du travelo et serre de toute sa force.

— Mon copain et moi, on n'est pas intéressés par les dons en nature de tarés dans ton genre. Mais on est des libéraux. On veut bien te laisser bosser. Pour toi, cette nuit, ce sera cent euros.

Il lâche le travelo, traces violacées sur le bras, qui paie et se rhabille, sans un mot.

La voiture poursuit sa ronde, sans accélérer, au troisième puis au quatrième étage, très peu de voitures, le cinquième est totalement vide, et amorce la descente, toujours au ralenti. Balou a remis la musique et ondule sur son siège, les yeux clos. Il songe qu'Ivan est bel et bien sur le départ, maintenant, c'est une certitude. S'il ne fait rien, il va lui échapper, rien ne pourra le retenir. Il va falloir réfléchir vite, trouver un truc pour faire pression, pour le coincer, l'obliger à lui

rendre ce dernier service. Question de survie. Premier étage, Ivan stoppe, Balou sort de la poche arrière de son jeans une enveloppe en papier kraft, la glisse dans la boîte à gants qu'il referme d'un geste sec.

— La taxe pour ton patron. Toujours aussi cinglé ? Lui, c'est un grave. Tu lui présenteras mes hommages. Et prends garde à toi, frère.

Balou descend de la voiture et s'éloigne en dansant. Ivan le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la cage de l'escalier. Triste sans vouloir savoir pourquoi.

Au rez-de-chaussée, Paturel et Marty montent dans la voiture. Paturel ouvre la boîte à gants, prend l'enveloppe brune, vérifie la présence de trois sachets en plastique à l'intérieur et sourit.

— En route, Ivan. Ici, tout est calme. Rien à signaler.

Il se penche vers la radio de bord qui annonce en crachotant : « Début de bagarre sur le trottoir en face du 19 de la rue des Lions, à Panteuil. Trois hommes seraient impliqués, peut-être armés de couteaux. » Il décroche le micro : « BAC Panteuil, voiture 7. On prend la rue des Lions. On est sur place dans deux minutes. » Il se tourne vers Ivan. « Roule. On a encore une chance de faire des crânes avant de rentrer à la maison. »

Sébastien Doche sort de la station de RER-Gare de Panteuil vers six heures trente du matin. Une grande carcasse d'un mètre quatre-vingt-sept, en blue-jeans et chemisette blanche à manches courtes, un visage rond, joues rouges, yeux bleus écarquillés, cheveux châains très courts, à peine plus de vingt ans. Premier contact avec cette ville qui va devenir son territoire. Une grande heure pour repérer les lieux. La gare jouxte un vaste quartier de tours-bureaux flambant neuf, à cette heure-ci encore désert. Il lui tourne le dos, et enfle la grande avenue Édouard-Vaillant qui relie la gare au centre-ville. Elle est bordée d'immeubles modernes disparates, sans vraie élégance. L'air est lumineux et frais, il prend plaisir à marcher. Succession de plaques de médecins, avocats ou autres, quelques agences immobilières, le quartier des professions libérales clouées à cette banlieue, parce qu'elles ne sont pas bien riches, mais ce n'est pas faute d'essayer. Au bout de l'avenue, le centre-ville, il l'avait repéré sur le plan, est formé d'un entrelacs de rues étroites bordées de maisons basses de deux ou trois étages, des constructions anciennes, il devine les couloirs sombres, les escaliers raides, les courettes enchevêtrées, les appartements étroits et surpeuplés. Doche

tombe sur une venelle déserte bordée de maisons d'un étage en briques rouges, étroites, appuyées les unes aux autres, un perron de trois marches en pierre devant chaque porte d'entrée peinte en blanc. Des maisons ouvrières du siècle dernier, bien entretenues. Derrière chacune, sans doute un lopin de terre, un carré potager. L'endroit est charmant, et Doche imagine par un beau soir d'été un dîner de rue entre voisins, chacun apportant sa table, sa chaise, à boire et à manger. Un peu plus loin, le croisement des deux rues les plus commerçantes et la station de métro identifient le cœur de la ville, occupé par un supermarché, un vaste centre commercial et un ensemble d'immeubles HLM récents, construits avec soin, sur plusieurs niveaux de circulation, balcons et terrasses à tous les étages croulant sous la verdure. À droite, l'église, modeste, à gauche, la mairie, beaucoup plus solennelle, un peu plus loin, le marché couvert vient d'ouvrir ses grilles, les comptoirs se remplissent de marchandises. À l'entrée, un épicier égyptien met en place des sacs d'épices entrouverts sur des poudres violemment colorées. Doche lorgne du coin de l'œil, mais n'ose pas entrer. Il s'arrête pour boire un petit noir au bar d'en face. Ensuite, cap vers l'est et les cités, tenues à l'écart de la ville, rejetées de l'autre côté du canal, aux confins de la commune. Il prend l'avenue Jean-Jaurès, rectiligne, passe devant le commissariat de Panteuil, un grand cube de deux étages, en béton et en verre de construction récente, posé à deux pas du canal. Verres de sécurité teintés, aucune fenêtre, une protection grillagée au rez-de-chaussée, il ressemble plus à une forteresse qu'à une maison commune. Il faudra sans doute s'y faire. Il continue sa route, franchit le pont. La cité des Musiciens à gauche, celle des Astronautes à droite. Des deux côtés, les mêmes successions de barres et

Antoine Chainas, *Anaïsthésia*
Alessandro Perissinotto, *Une petite histoire sordide*
Dashiell Hammett, *Moisson rouge*
Marek Krajewski, *La peste à Breslau*
Adrian McKinty, *Retour de flammes*
Ken Bruen, *Chemins de croix*
Bernard Mathieu, *Du fond des temps*
Thomas H. Cook, *Les liens du sang*
Ingrid Astier, *Quai des enfers*



Bien connu des services de police Dominique Manotti

Cette édition électronique du livre *Bien connu des services de police*
de *Dominique Manotti*

a été réalisée le 25/02/2010 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en janvier 2010 (ISBN : 9782070128327)

Code Sodis : N39532 - ISBN : 9782072377044

Numéro d'édition : 172740